

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES

*Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

[VOL. 6. QUEBEC, 17 MAI, 1845. No. 18

## Mélanges Littéraires.

—♦♦♦♦—  
COURAMÉ,

OU L'AMOUR DE LA TERRE NATALE.

Ce n'est point un personnage imaginaire que je mets en scène, c'est un simple événement que je raconte ; aucun ne prouve mieux que l'amour de la terre natale est gravé dans tous les cœurs en caractères ineffaçables.

Une jeune Indienne, de la tribu des Noragues, s'était égarée, à l'âge de neuf ans, dans les forêts de la Guyanne. Elle fut recueillie par des chasseurs, et remise entre les mains de Mme de Sainte-Croix, veuve d'un riche colon de Cayenne, qui la conserva chez elle et l'adopta. Dans le désert, cette pauvre fille s'appelait *Couramé*, mot, qui, dans la langue des Galibis, signifie *belle*. Il est dans les habitudes des sauvages de donner à leurs enfants des noms qui se rapportent à quelque attribut agréable, ou à tout ce qu'il y a de plus riant dans la nature extérieure, qu'ils sentent et qu'ils comprennent si bien ; cette coutume s'est conservée parmi eux depuis les premiers hommes de la création.

Arrivée chez Mme de Sainte-Croix, Couramé vit convertir son nom en celui de *Démétrie*, et elle fut baptisée sous les auspices de sa mère adoptive, qui la fit élever à la manière française. Les plus tendres soins lui furent prodigués ; rien ne fut épargné pour lui donner une éducation brillante, dont elle profita. A mesure qu'elle embellissait, on cherchait à réhausser en elle les dons de la nature par le luxe et l'élégance des vêtements. On l'appliqua à l'étude de la musique, mais particulièrement à celle de la danse. Personne n'ignore que dans les villes on fait un art très compliqué de ces mouvements harmoniques de notre organisation, qui sont l'expression d'une vie joyeuse et satisfait. Rien d'auteurs ne manquait à Couramé. Elle ne connut jamais les privations, mais par une maladresse singulière, on parlait sans cesse en sa présence du désert où elle avait

elle trouvée, des misères attachées à la condition des Sauvages, du sort heureux qui attendait Couramé dans le monde, par l'effet des bontés de sa bienfaitrice, des obligations qu'elle contractait envers Mme de Sainte-Croix, etc. On voulait par ces discours lui faire chérir son nouvel état. On verra bientôt que cette manière d'agir était au moins inconsidérée, et qu'elle produisant un résultat contraire : tant il est vrai que les penchans natifs prennent plus de force par les contradictions ! Il y a dans chaque être vivant un principe inné qui fixe le genre de ses desirs, de ses inclinations caractéristiques.

Malgré les biens, malgré les faveurs dont on la comblait, Couramé était sans cesse rêveuse et mélancolique. On remarquait en elle cette tristesse profonde qu'éprouvent tous les êtres qu'on a transplantés. Elle languissait comme ces arbres secs qui se courbent ou se dessèchent quand on veut les faire croître sur un terrain qui les repousse. Ses penchans résistaient à tous les goûts qu'on voulait lui donner ; elle soupirait après leur terre natale. Une inspiration secrète l'avertissait qu'elle était faite pour une autre existence ; et une sorte de *sauvagerie* perçait toujours à travers les manières élégantes que l'on acquiert par la civilisation. Il y avait dans ses regards quelque chose de vague et de distrait qui semblait l'isoler au milieu des personnes qui l'entouraient. Couramé questionnait avec avidité tous ceux qui arrivaient de la rivière d'Approuague. On lui avait dit que le pays où elle avait reçu le jour était à l'est de Guyenne ; aussi avait-elle les yeux constamment tournés vers le soleil levant. Enfin, dans ses promenades journalières, elle ne pouvait contempler la surface de la mer sans être tourmentée du vif désir de retourner aux lieux où elle avait pris naissance.

Couramé jouait quelquefois avec les filles de son âge ; mais ces amusemens étaient loin de la satisfaire ; les enfans qui partageaient ses distractions n'étaient point de sa tribu ; elle pleurait parce qu'elle n'avait ni sœur, ni frère ; elle regrettait les joies de son pays ; enfin, au milieu de l'abondance et de la richesse, tout lui manquait, puisque sa mère n'était pas là. Elle avait déjà neuf ans quand elle fut trouvée dans les forêts de la Guyanne ; à cet âge tout ce qui tient au sentiment ne s'oublie pas. Des rêveries continuelles l'agitaient, et durant la nuit elle était souvent suffoquée par ses sanglots et par ses larmes. Quelquefois elle s'endormait ; mais aussitôt la voix de sa mère venait retentir jusque dans les rêves de son sommeil. Malgré les peines qu'elle endurait, Couramé restait toujours belle ; on remarquait dans tous les traits de sa physionomie cette langueur, cette mélancolie tourhante qui, comme l'a dit un ancien, est en quelque sorte une grâce dans la douleur.

Chez Mme de Sainte-Croix, Couramé était d'ailleurs l'objet de toutes les complaisances. Toutes les personnes spirituelles qui fréquentaient cette maison voulaient concourir à son instruction ; elle avait tous les maîtres que peut procurer une grande opulence. Couramé les écoutait, et on parlait de ses progrès comme d'un prodige. On lui faisait surtout apprendre la langue française ; mais pour elle il n'y avait qu'une langue qui dût être préférée dans le monde : c'était celle des Galibis, si pauvre en mots superflus, mais si riche en mots affectueux et tendres ; Couramé n'avait rien oublié de ce dialecte sauvage dont on n'usa jamais pour déguiser la pensée, et que sa mère lui avait appris dès ses premiers ans.

Il est du reste remarquable que l'éducation donnée à Couramé, loin d'éteindre en elle l'amour de la patrie, n'avait fait que fortifier ce penchant, en développant toute l'énergie de son âme. On écrivait beaucoup à cette époque sur les sauvages de la Guyanne, qu'on avait le projet de civiliser ; on cherchait à éclairer sur ce point le gouvernement de France. Or, Couramé lisait avec une avidité extrême tout ce qu'on publiait de la nation errante des Galibis, de l'industrie des Noragues, de leurs jeux et de leurs habitudes. Enfin, à tout instant son imagi-

nation était bercée par les récits sans nombre qui rallumaient dans son cœur le désir de retourner dans sa patrie, elle voulait mourir aux lieux où était son berceau. — Terre chérie, terre où j'ai vu le jour, s'écria-t-elle, qui me rendra vos charmes et le bonheur que vous me donniez ! qui peut songer à vous sans regretter, sans brûler de vous revoir !

Cependant Mme de Sainte-Croix s'apercevait depuis longtemps que Gouramé n'était point heureuse. A chaque instant du jour on la voyait répandre des larmes et se cacher dans les endroits les plus solitaires de la maison. Au milieu de tant de gens qui la chérissaient, elle avait l'air d'être une créature d'une autre espèce ; on ne savait à quoi attribuer tant de mélancolie ; d'une autre part, Gouramé n'osait dire le motif de son chagrin, elle craignait de passer pour ingrate et d'affliger sa bienfaitrice.

Mme de Sainte-Croix s'imagina un instant qu'un sentiment irrésistible s'était peut-être emparé de son cœur, car cette intéressante personne entraît déjà dans sa quinzième année ; mais quand une pensée remplit déjà toute notre âme, aucune autre ne saurait y trouver place. D'ailleurs on voyait bien qu'elle écoutait avec indifférence toutes les louanges que l'on donnait à sa beauté. Que faisait donc alors Mme de Sainte-Croix ? Elle cherchait à consoler Gouramé, elle la prenait dans ses bras, Vaine tentative ! Qu'importent les caresses d'une mère adoptive quand on embrasse en espérance celle qui nous a porté dans son sein, qui nous a nourri de son lait ?

La seule distraction qu'éprouvait Gouramé au milieu des regrets qui la consumaient, c'était la lecture de quelques ouvrages d'histoire, qui se trouvaient dans la bibliothèque de Mme de Sainte-Croix, et dont sa bienfaitrice lui avait fait don ; en effet, cette respectable dame avait un esprit très cultivé ; elle regardait les livres comme des amis consolateurs qui empêchent l'âme de trop s'appesantir sur ses impressions chagrines. Gouramé profitait de cette ressource, ainsi que de la conversation du docteur Valayer, vieillard respectable, dont je tiens cette anecdote, et qui depuis plus de quarante ans, était l'idole de la Colonie ; cet homme vertueux autant qu'éclairé, était le médecin de l'âme aussi bien que celui du corps ; il avait pénétré tous les secrets de Gouramé, mais il se gardait bien de lui faire part. En général, le docteur mettait dans ses relations avec ses malades une réserve délicate et prudente qui lui conciliait tous les cœurs.

Quelque temps après, un événement particulier apporta des changements heureux dans l'existence de Gouramé. A cette époque Cayenne avait pour gouverneur M. le baron de Besner ; mes lecteurs seront peut-être curieux de savoir quel était cet homme qui a laissé de si honorables souvenirs dans cette île. Ceux qui l'ont connu disent que c'était un philanthrope très éclairé, qu'il portait l'âme la plus active dans un corps faible et valétudinaire, qu'il avait l'accent allemand, mais le cœur tout à fait français. On lui demandait un jour, dans un salon de Paris, pourquoi, avec une santé si frêle et languissante, il ne craignait pas d'aller vivre sous un ciel inhumain et de compromettre ainsi sa vie. — On ne meurt jamais où l'on commande, répondit-il avec fermeté. Je cite ce trait parce qu'il dévoile son caractère énergique et entreprenant, le baron était d'ailleurs pourmenté par le plus vif désir de contribuer au bonheur des hommes ; son ardeur pour les projets était insatiable. Il aimait surtout les Indiens, et voulait améliorer leur sort en les amenant à la civilisation ; il s'abandonnait enfin à tous les rêves de l'homme de bien, quand il s'agissait de la Colonie.

Pour mieux venir à bout de ses desseins, le baron imagina d'attirer à Cayenne, sous divers prétextes, quelques Indiens de la Guyane. Il voulait leur faire apprécier tous les avantages dont on jouit dans les villes. Pour cela il fallait qu'ils y vissent. Son but était de rapprocher de nous ces hommes agrestes, d'en faire des peuples amis, de les ployer insensiblement à des habitudes qui pouvaient les

ennoblir à leurs propres yeux. Il s'était particulièrement flatté, d'influer sur les mœurs des Noragues, qui de tous les sauvages, sont ceux qui montrent le plus de moralité, qui respectent leurs parents, qui ont le plus de justice et de bonne foi, etc. Dans un voyage qu'il avait fait au beau quartier d'Approuague, il était entré dans leurs cases, et il s'était persuadé qu'on pourrait tirer un grand parti de cette intéressante tribu. Il prétendait en faire des cultivateurs sous les mains desquels auraient prospéré les terres fertiles qu'ils habitaient. Il lui était d'ailleurs d'autant plus facile de communiquer avec eux, que la plupart étaient baptisés, et avaient déjà reçu quelques-uns des bienfaits de la civilisation.

M. de Besner fit dire en conséquence à leur chef Almiki, qu'il serait peut-être intéressant pour lui de venir un jour au sein de la métropole, avec quelques-uns des siens, pour y délibérer sur des affaires qui le concernaient, et qui se rapportaient à la prospérité de sa tribu. Le message fut adroitement rempli par un missionnaire qui avait beaucoup d'ascendant sur sa volonté.

On sait avec quelle difficulté les sauvages établissent des rapports extérieurs, à moins qu'ils n'y soient contraints par la force ou par la nature même de leurs besoins. Mais depuis quelque temps, les Noragues se trouvaient dans une grande pénurie ; ils manquaient de haches, de sabres, de fusils et d'autres objets qui sont pour eux de la plus grande importance. Ils s'imaginèrent avec raison que, sous ce point de vue, ce voyage leur serait profitable, ils adhérèrent sans hésiter à la proposition du gouverneur. Le vieux Almiki, trop âgé pour quitter son carbet, consentit au départ de son fils, qui se fit accompagner par quelques hommes et quelques femmes de sa suite.

Cependant, le bruit s'était répandu à Cayenne que les Noragues allaient arriver. Couramé était d'une joie qui ne peut se décrire, elle s'imagina de suite qu'elle allait revoir sa mère, et son amour pour la terre natale reprit toute sa force ; dans son impatience, elle comptait les jours et les heures. Le présent pèse toujours aux âmes actives ; elles ne s'alimentent que d'espoir.

Couramé repassait dans sa mémoire tous les mois de cette langue primitive, qu'elle savait si bien avant d'avoir été éloignée de son pays. Elle était bien sûre d'être reconnue des siens : d'ailleurs elle portait ses cheveux liés et pendants, comme toutes les femmes des Galibis. Quoiqu'elle vécût dans une maison opulente, quoique sa mise fût extraordinairement recherchée, elle conservait toujours quelque chose du costume indien ; le corail pendait à ses oreilles ; son cou étoit entouré d'une chaîne de graines rouges ; ses bracelets étaient composés de petites coquilles de mer. Mme de Sainte-Croix, qui tirait vanité des grâces et de l'adoption de Couramé, se plaisait à donner à sa parure les caractères distinctifs de sa nation.

Enfin ce fut une joie universelle de voir arriver les Indiens ainsi qu'on l'avait annoncé. Ils marchaient à la file et l'un à la suite de l'autre, selon l'usage qu'ils observent de nos jours quand ils sont obligés de les traverser. Toute la population de la Colonie étoit accourue au devant d'eux pour les voir passer. C'est le propre de l'homme civilisé d'envisager l'homme sauvage comme un objet de curiosité. La jeune Couramé surtout ne se possédait pas de joie en apercevant des gens de sa tribu ; elle leur demandait des nouvelles de sa mère, dans la langue des Galibis. Les gestes, les signes, rien n'étoit épargné pour se faire entendre ; elle cherchait à lire dans leurs regards ; elle croyait voir en eux ses parents son carbet, toute la terre d'Approuague.

Parmi les Indiens qui vinrent en députation chez M. le baron de Besner, on remarquait plusieurs hommes de haute taille et d'une bonne mine ; on distinguait surtout parmi eux le fils d'Almiki, dont le costume étoit plus soigné que celui de ses compagnons. Il étoit armé comme un guerrier, il avait le regard noble ; mais sa figure étoit triste et mélancolique, son front devint moins austère quand il aper-

cut Couramé ; mais celle-ci dirigeait particulièrement son attention sur un groupe de femmes Noragues qui marchaient à la suite et portaient des liqueurs fermentées ainsi que de la farine de manioc pour composer la bouillie à leurs maris. Elle ne s'apercevait d'ailleurs en aucune manière des émotions qu'elle pouvait exciter.

(A Continuer.)

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 17 MAI, 1845.

### LA VÉRITÉ CHOQUE.

OU

#### Le Fantasque en Antagonisme avec Lord Metcalfe.

(Scène de nuit amenée au grand jour.)

En examinant autour de nous tout ce qui se passe dans le monde politique, en scrutant d'un œil attentif tout ce que disent les journaux, depuis ceux qui sont payés pour mentir, jusqu'à ceux qui végètent langoureusement à dire la vérité, nous ne trouvons rien de plus intéressant et de plus instructif à la fois que la grandissime colère dans laquelle sont entrés, contre le *Fantasque*, Milord Metcalfe et son fidèle sapajou le capitaine Higginson. Force nous est donc de vous en dire quelque chose, malgré le chagrin profond que nous éprouvons lorsqu'il nous faut déchirer le voile qui nous cache le ridicule, la méchanceté ou la bêtise de la nature humaine ; mais voyez-vous, faite de petites gens à éplucher il faut bien se rejeter sur les grosses de même qui, faute de poules on est forcé quelquefois de manger des dindes. Venons donc au fait.

Il est neuf heures du soir. Milord Metcalfe est assis ou plutôt couché dans un grand fauteuil près d'une table chargée de papiers, les uns sont des dépêches fraîchement ouvertes, les autres des gazettes qui portent en divers endroits des petites croix rouges destinées évidemment à attirer l'attention sur les paragraphes qu'elles avoisinent. Du milieu de cet amas de papiers on voit sourdre les goulots élégants de trois carafons de crystal. Vis-à-vis de lord Metcalfe est assis Mr. le capitaine Higginson qui tient une gazette qu'il semble lire attentivement ; mais quelqu'un placé de côté pourrait voir qu'il examine avec soin la physionomie de son maître par dessus la feuille qu'il tient à la main. Lord Metcalfe parcourt une dépêche qu'il relit pour la vingtième fois et à chaque fois il trempe ses lèvres brûlantes dans son verre, pantomime qu'il imite soigneusement monsieur le secrétaire privé. Tout-à-coup son Excellence donne un coup de poing sur la table ; le secrétaire fait un saut et s'écrie d'un air alarmé fort bien imité : — Qu'y a-t-il milord ?

*Milord* : — Le croiriez-vous, cette dépêche de lord Stanley que nous venons de recevoir a beaucoup de ressemblance avec celle qu'a publiée cette infernale petite feuille de Québec, le *Fantasquoui* et dont on m'a parlé ce matin au conseil. C'est infâme ; il y a quelque chose là dessous. Avez-vous là ce fantasquoui ?

*Le Secrétaire.* — Non milord.

*Milord.* — By . . . !

*Le Sec.* — (se fouillant avec empressement) — Oui milord ! le voici. (Il le passe à son Excellence.)

*Milord* parcourt le journal des yeux et semble vivement impatient ; — Tâchez donc de me traduire ce grimoire-là ; je comprends tous les principaux mots, mais je ne puis saisir bien l'ensemble ; je vois lord Stanley, lord Metcalfe, province, négligence, indiscret, responsable, ça veut dire *responsable*, j'entends bien cela, Oregon, malice, *militia* et tous ces mots-là sont dans la véritable dépêche ; mais au diable si je comprends cette bête de langue-là ; tâchez donc de déchiffrer tout ça.

*Le Sec.* — Milord, je suis vraiment mortifié mais j'ai déjà essayé de lire attentivement cet article, mais je n'ai compris justement que les mêmes mots que votre Excellence a trouvés.

*Milord* va au coin de la chambre et tire le cordon d'une sonnette avec tant de violence que le gland lui reste à la main : il le jette avec colère dans le feu.

Trois domestiques arrivent en courant à la porte ; — Milord ! Milord ! Milord !

*Milord !* Les chevaux sur une voiture, et l'aide-de-camp de service.

*Un valet.* — Oui milord !

*Milord :* Ventre-à-terre !

*Un valet.* — Oui milord ! où milord ?

*Milord.* — Chez Mr. Viger et ramenez le ici aussi vite que possible.

*Un valet.* — Oui milord, mais milord, . . . ils sont malades.

*Milord.* — Qui donc ! (il frappe du pied.)

*Le valet.* — Le cocher et l'aide-de-camp milord ; une indigestion violente, milord ; le docteur Pollock va de l'un à l'autre et dit que c'est dangereux, milord.

*Milord.* — Ah ce n'est rien, je croyais que c'étaient les chevaux. N'importe partez, prenez William qui conduira et allez chez Mr. Viger vous même.

*Le valet.* — Oui Milord.

*Le Secrétaire.* Milord, Daly part demain pour Québec.

*Milord.* — C'est vrai, il faudrait le voir ce soir, au sujet de la dépêche que nous venons de recevoir ; (*un valet*), vous irez chez Daly et vous l'amènerez aussi.

*Les valets.* — Oui, milord ! oui, milord ! oui, milord ! (Ils se précipitent vers la porte et sortent en courant ; mais une fois hors de la chambre ils jurent contre leur maître et débattent à qui restera à la maison.)

*Milord.* — Comme ils me sont dévoués, ces braves garçons ? quel zèle ! vraiment il n'y a que dans cette classe-là qu'on trouve tant d'empressement.

*Le secrétaire* piqué. — Pardon, milord, toute la maison de votre excellence lutte de bonne volonté pour votre service, d'attachement à votre personne.

*Milord.* — C'est vrai, Higginson, c'est vrai, aussi je n'oublierai personne un jour et je récompenserai chacun, selon son zèle, (le capitaine fronce le sourcil,) et chacun selon son rang (le capitaine sourit agréablement et milord soupire.)

*Un valet.* — Milord, l'honorable Mr. Daly vient d'arriver et demande à parler à milord.

*Milord.* — Quoi ! déjà revenu de Montréal !

*La valet.* — Non milord il est venu tout seul, nous ne sommes pas encore partis, John et William se sont battus dans l'écurie et John a mis William tout en sang, de sorte qu'il faut que j'attelle moi-même les chevaux et comme ils ne sont pas habitués à moi, j'ai beaucoup de peine à en venir à bout, ils hannissent et me font mille malices.

*Milord,* riant. — Eh ! eh ! eh ! quel instinct chez ces nobles animaux. Mais dépêchez-vous à les atteler, prenez garde de les blesser et ramenez M.

Viger en une demi heure, dussiez-vous lui casser le cou. Ah ! faites entrer Mr. Daly.

*Le valet.* — Oui milord ! le valet sort.

Milord prend de suite un air tranquille et retenu, il s'étend dans son fauteuil, ferme à demi les yeux et fait rouler ses pouces l'un après l'autre.

Mr. Daly entre en faisant force, saluts tantôt à son Excellence, tantôt à Mr. le Secrétaire privé. Milord lui fait signe de prendre un siège, ce qu'il fait, toujours en saluant.

*Mr. Dominique.* — Comme je pars demain pour Québec, j'ai pensé que vous auriez peut-être quelques nouvelles instructions à me donner, autres que celles que vous me communiquerez demain devant mes collègues.

*Mr. Higginson.* — C'est admirablement pensé, d'autant plus que Milord a reçu une dépêche de lord Stanley, qui doit un peu modifier notre tactique.

*Mr. Dominique.* — Une dépêche, ah ! montrez moi donc cela. Milord tousse hem ! hem !

*Mr. Dominique* (qui a l'art de comprendre beaucoup). — Ah pardon, une dépêche privée, je n'y songeais point. Une dépêche ! voyez donc quelle étourderie je faisais.

*Mr. Higginson.* — Que voulez-vous, les anciens ministres vous ont gâté ; ils vous ont donné certaines habitudes dont vous avez quelque peine à vous défaire ; ces gens-là voulaient tout voir, tout savoir, tout visiter.

*Mr. Dominique.* — Il faut les excuser, mon cher capitaine, ils étaient si heufs dans les affaires.

*Milord.* — Il ne s'agit pas de ça. Vous allez à Québec, il faut bien nous entendre, pour ne point faire de gaucherie. Le moment est critique, bien critique. Les dépêches que j'ai reçues me mettent sur mes gardes. Il faut, me dit lord Stanley, concilier le canadiens à tout prix.

*Mr. Dominique* (troublé). — Quoi, concilier les canadiens, et de quelle manière ?

*Milord.* — Eh ! eh !

*Mr. Higginson.* — Eh bien en leur donnant un ministère libéral. Le temps est précieux et le moment propice ; les libéraux commencent à se fatiguer, ils se contenteront de peu ; on voit des symptômes de lassitude et d'impatience dans quelques uns de leurs organes ; si nous pouvons remporter une victoire quelconque, ils sont à nous et nous aurons bon marché de l'opposition. Sans les terribles feuilles de Québec l'affaire se faisait à la sourdine. Tandis qu'à p-

Milord prend le *Fantasque* le parcourt des yeux, le jette par terre ; puis notaux de ce petit mouvement il ramasse la feuille et la remet sur la table.

*Mr. Dominique.* — Mais, au nom du ciel, à quoi voulez-vous en venir, mon cher capitaine !

*Mr. Higginson.* — Eh bien c'est votre avis que je demande ; en attendant voici le mien. Il faut frapper de grands coups. Les lettres de notre protégé de Québec nous apprennent que les choses vont bien, mais il ne faut pas perdre de temps. Une lettre des Trois-Rivières nous dit que Mr. Gieves est dangereusement malade ; s'il peut mourir c'est un coup d'or pour nous, Mr. Viger l'entre dans la chambre à sa place. Vous mon cher Daly vous passez de l'enfer en paradis, vous montez au conseil législatif, afin de faire place à Mr. Dunkin qui peut nous rendre de grands services dans la chambre d'assemblée.

*Mr. Dominique,* atterré. — Mais c'est un petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein. Vous verrez qu'il vise à me remplacer tout à fait. Il m'a joué.

*Mr. Higginson.* — Et que voulez-vous ? quand les petits serpents sont utiles, il est fort adroit, fort juste de s'en servir.

Milord rit de bon cœur.

Mr. Dominique.—Continuez, mon cher capitaine.

Mr. Higginson.—Eh bien, Mr. Viger et Mr. Dunkin une fois en chambre cela vous laisserait plus de tems pour manœuvrer dans les coulisses, comme dit souvent un représentant-journaliste qui croit toujours voir dans ses collègues des comédiens. Vous y tiendriez l'emploi de souffleur qui vaut mieux que le rôle de niais. Maintenant vous offrirez la fameuse charge tant enviée, tant convoitée de solliciteur-général à votre ami québécois, qui ne sera pas fâché d'échanger son emploi de magistrat de police pour celui de mille louis. Il se fera élire, s'il peut, au comté de Dorchester et toutes ces combinaisons donneront à votre administration une force qui fermera la bouche à Sir Robert Peel et à lord Stanley qui n'ont pas autre chose à nous dire que : Conciliez les canadiens, conciliez les libéraux, vu qu'il faudra peut être faire une démonstration contre les Etats-Unis. Or vous concevez que Milord se respecte trop pour s'abaisser à des concessions un peu larges. Si vous ne réussissez point il sera forcé de demander son rappel pour cause de mauvaise santé et vous deviendrez ce que vous pourrez.

Mr. Dominique.—Oui, oui, je conçois ; mon Dieux, c'est important ; eh bien ! si vous voulez que je puisse réussir, il faut me donner carte blanche pour la distribution de quelques emplois à Québec ; une fois sur les lieux je verrai ce que je pourrai faire de mieux pour la propagation du *loosefishisme* en qui nous devons placer dans ce moment tout notre espoir.

Mr. Higginson.—Soit, soit, il ne faut rien ménager puisque c'est la province qui paie les frais de la farce ; par exemple n'oubliez pas notre correspondant de Québec ; si nous avions dans chaque endroit de la province un émissaire de cette force et de cette complaisance, notre besogne serait de beaucoup facilitée.

Mr. Dominique.—Justement, il y a déjà une place, je lui offrirai encore de remplacer le chef de police ; il est taillé pour ça ; nous aurons un Fouché au petit pied. Nous n'avons qu'un ou deux partisans dans Québec, en les plaçant tous, nous créons de suite l'effet le plus salutaire : la chasse aux places devient à tous les yeux plus profitable que la surveillance des principes et c'est ce que nous voulons ; l'élection de notre nouveau solliciteur-général fournit à chacun l'occasion de se distinguer et ... et ... que dites vous de cela, mon cher capitaine ?

Mr. Higginson.—Je dis que le petit serpent ne dirait pas mieux, certes. Savez-vous que tous les hommes, même les plus simples, ont quelque spécialité où ils peuvent briller ; tenez, vous, mon cher Mr. Daly, malgré les affronts qu'on vous fait en chambre vous êtes impayable dans de certaines choses. (Il rit) Surtout emportez des cigares soignés. Il y en a d'excellents chez Rasco ; faites vous en céder une boîte.

Mr. Dominique.—Hé ! hé ! hé !

Milord rit ; on ne s'en aperçoit pas sur son visage mais par son corps qui se meut par petits sauts.

Un valet.—Milord, monsieur Viger est arrivé. Ce bon monsieur a pleuré tout le long du chemin. Il croit que votre excellence est dangereusement malade ; j'ai eu mille peines à le consoler et à lui persuader que Milord est en bonne santé.

Milord.—Faites entrer.

(La fin au prochain numéro.)